

DOCUMENTS DE LA JOURNÉE DE PSYCHANALYSE

Montpellier, 6 février 2016



Edipe et le Sphinx, 1864
Huile sur toile 206 x 105 cm
New York - Museum of Art

LE RETOUR D'ŒDIPE :

EST-IL SOUHAITABLE, EST-IL POSSIBLE ?

J E A N - P I E R R E L E B R U N
M A R I E - J E A N S A U R E T

P R É S I D E N T S

B O B S A L Z M A N N
F R É D É R I Q U E F . B E R G E R

D I S C U T A N T S

R E N É O D D E
A G N È S B E N E D E T T I
J E A N - C L A U D E V I D A L

Agnès Benedetti, psychanalyste à Arles, présidente des Ateliers Cliniques Psychanalyse Institution (ACPI), membre de l'Association Lacanienne Internationale (ALI).

Frédérique F. Berger, psychanalyste à Montferrier sur Lez, chercheur associé au Centre de recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales de Montpellier – CRISES (EA 4424) de l'université Paul Valéry – Montpellier 3, membre de l'Association Lacanienne Internationale (ALI) et de l'Association de Psychanalyse Jacques Lacan (APJL).

René Odde, psychanalyste à Montpellier, chargé de cours à l'université Paul Valéry – Montpellier 3, membre de l'Association Lacanienne Internationale (ALI).

Jean-Pierre Lebrun, psychanalyste à Namur, membre de l'Association Lacanienne Internationale (ALI).

Bob Salzmann, psychanalyste à Montpellier, président de l'Association Lacanienne Internationale – Languedoc-Roussillon (ALI-LR), membre de l'Association Lacanienne Internationale (ALI).

Marie-Jean Sauret, psychanalyste à Toulouse, professeur émérite de psychopathologie clinique à l'université Toulouse 2 – Jean Jaurès, Laboratoire de Clinique Psychanalytique et Interculturelle – LCPI (EA 4591), co-fondateur de l'Association de Psychanalyse Jacques Lacan (APJL).

Jean-Claude Vidal, psychanalyste à Narbonne, membre de l'Association Lacanienne Internationale (ALI).

Argument de Marie-Jean Sauret

Sous ce titre nous souhaiterions poursuivre sur la question de l'articulation du singulier et du social. L'analyse des caractéristiques du monde contemporain a conduit à tirer un certain nombre de conséquences pour le fonctionnement psychique des sujets qui l'habitent. La prise en masse des phénomènes (rassemblés dans ce cadre) exige d'être précisée et pour cela de revenir au plus près de la façon dont se débrouillent bien ou mal les sujets pour loger ce qui fait leur singularité dans le commun – et en déduire ce que pourrait être l'acte du psychanalyste chez lequel ils portent leurs embarras.

A l'époque du *Séminaire V, Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, Jacques Lacan notait « que le premier rapport de réalité se dessine entre la mère et l'enfant, et c'est là que l'enfant éprouve les premières réalités de son contact avec le milieu vivant. C'est afin de dessiner objectivement la situation, que nous faisons entrer le père, alors qu'il n'y est pas encore pour l'enfant. / Le père, pour nous, *il est*, il est réel. Mais n'oublions pas qu'il n'est réel pour nous *qu'en tant que les institutions lui confèrent*, je ne dirai même pas son rôle et sa fonction de père – ce n'est pas une question sociologique –, mais *son nom de père* [souligné par nous]. (...) Il faut d'abord (...) qu'il soit, en dehors du sujet, constitué comme symbole. Car s'il ne l'est pas, personne ne pourra intervenir réellement comme revêtu de ce symbole » (pp. 180, 187).

Il peut écrire alors : « Au premier temps et à la première étape [du complexe d'Œdipe], il s'agit donc de ceci – le sujet s'identifie en miroir à ce qui est l'objet du désir de la mère. C'est l'étape phallique primitive, *celle où la métaphore paternelle agit en soi, pour autant que la primauté du phallus est déjà instaurée dans le monde par l'existence du symbole du discours et de la loi* [souligné par nous]. Mais l'enfant, lui, n'en attrape que le résultat. Pour plaire à la mère, si vous me permettez d'aller vite et d'employer des mots imagés, il faut et il suffit d'être le phallus. » (p. 192).

Lacan soutiendrait-il qu'aujourd'hui encore, de façon générale, les institutions confèrent le « nom de père » et que la métaphore paternelle, du fait de cette existence du symbole « père » « agit en soi » ? Nous avons plutôt l'impression que les institutions « nomment le père » (et la mère) à des tâches éducatives et parentales : ce faisant, ainsi que Lacan le donnera à entendre du psychanalyste (9 avril 1974), ce « nommé à » objecte à ce que prendre la fonction relève de l'acte qui la fonderait. Pour quelles conséquences pour l'enfant ? Comment réussit-il, s'il y réussit, à s'affranchir de ses parents pour rejoindre la communauté de ses semblables ?

De quel appui pourrait être la psychanalyse ?

Réponse de Jean-Pierre Lebrun

Merci Marie-Jean,

Je répondrai ceci à ton argument :

1. Le moment où Lacan parle du père comme tu l'évoques est un moment où il ne dispose pas encore de l'objet *a* et où il pense encore que le père continuera à fonctionner via l'Œdipe.
2. Je dirais donc que ce moment-là est antérieur à ce qui nous arrive et que tu reprends d'ailleurs très bien en évoquant le « nommé à » qui se trouve préféré au Nom-du-père (comme il le dira dans *Les non dupes errent (1973-1974)*).
3. Le fait que nous n'ayons plus à disposition l'Œdipe dans le discours sociétal suite à l'évaporation du père nous contraint à repenser comment se transmet « la négativation de jouissance » qu'il impliquait pour la subjectivité de chacun.
4. J'ajoute : « si tant est qu'elle se transmette toujours »... car je crois devoir tirer conséquence clinique de ce que souvent cette transmission n'est plus assurée avec du coup une conséquence inédite, c'est que l'enfant est implicitement invité à récuser ladite négativation.
5. Ceci me semble devoir attirer notre attention sur la façon dont une mère fait déjà le plus souvent elle-même le travail de se dépendre du maternel. Ceci va s'avérer d'autant plus crucial dans les moments où elle ne doit plus se référer au père concret, tant celui-ci est abandonné par le discours sociétal et dès lors en recherche de la place qu'il doit encore tenir.
6. Nous voilà donc contraints à devoir nous passer de l'Œdipe mais pas pour autant nous passer de la perte réelle de jouissance qu'implique le fait d'être parlant.
7. Si penser l'au-delà de l'Œdipe peut aider à démontrer la pertinence de cette voie, il ne peut nous amener à croire que c'est là un trajet facilement accessible à tous.
8. Il s'agit plutôt pour nous cliniciens d'entendre les difficultés dans lesquelles une telle organisation met les sujets. C'est pour beaucoup un vrai désarroi, ce qui n'implique nullement de croire pouvoir – encore moins vouloir – restaurer le modèle d'hier mais bien plutôt de tenter d'articuler comment dans un tel contexte, il s'avère encore possible d'attester de ce que la relation au langage implique. À ce titre, l'analyste est peut-être ce dernier lieu où l'un des interlocuteurs sait ce que parler veut dire. Je réponds à Michèle Gastambide dans notre livre sur l'Orestie¹ : *pour un sujet qui a échappé à ce que la parole implique, la proposition de parler à un analyste reste cruciale simplement parce qu'il lui est offert de retrouver de l'intérieur et dans le dialogue avec un autre dans le transfert, ce qui en fait la spécificité.*
9. Ce fait de structure (la castration réelle impliquée par le langage) et la façon dont il est aujourd'hui inscrit – ou non – dans le champ social nous oblige à devoir revoir autant nos concepts que nos façons de faire pour être capables d'accueillir le mal-être des sujets affectés par cette autre façon de s'humaniser.

¹ Gastambide M., Lebrun J.-P., *Oreste, face cachée d'Œdipe ? Actualité du matricide*, Toulouse, Eres, coll. « Humus », 2013.

En juin 2015, dans le cadre d'une présentation au Théâtre de la Tempête à la Cartoucherie de Vincennes, j'ai rédigé le dialogue qui suit, intitulé « La Tyrannie des uns ». Ce texte avait pour objectif de mettre en scène deux points de vue antagonistes en essayant de faire entendre que chacun disposait d'une partie de vérité et qu'il n'y avait d'autre issue que de faire sa place à l'altérité de l'autre. J'avais écrit ce texte en pensant qu'il serait joué par deux personnes de même sexe, deux hommes ou deux femmes. Mais, n'ayant pas l'habitude d'écrire pour le théâtre, je n'avais pas pris le soin de donner cette consigne dans les didascalies, comme il est d'usage. J'ai donc été complètement surpris en voyant que ce texte était joué par un homme et une femme, et de plus, joué d'une manière qui faisait quasiment coïncider l'homme et le maître, la femme et l'hystérique révoltée. C'est de mon désarroi que j'ai alors essayé de parler dans le texte qui suit.

La Tyrannie des uns

Jean-Pierre Lebrun

Walter : Arrête, cher Arcisse ! Arrête d'ainsi justifier tes faits et gestes par ton seul désir ! Tu parles de « ton désir » comme s'il était un absolu qui ne souffrait aucun ajournement, aucun différé, comme si tu trouvais sa légitimité même dans cette absence d'atermoiements. Ton désir tient tout seul, tel un paquebot sur une mer calme qui n'aurait de cesse que d'avancer, sans aucunement se soucier de ce qui l'entoure, de ce qui l'habite, de ce qui l'oriente, de ce qui l'a constitué ; en quelque sorte, le désir pour toi serait un désir désert d'autrui !

Arcisse : Cher Walter, tu cherches à me faire entendre d'où je viens mais je n'ai pas de leçons à recevoir de toi, ni de personne d'ailleurs ! Le temps est révolu où la contrainte collective devait prévaloir sur les singularités d'un chacun. Tu oublies qu'on a mis fin aux abus de pouvoir des pères, des chefs, des rois, des généraux, aussi bien que des Führers et autres petits pères des peuples, qu'on en a fini avec le patriarcat et que c'est même en cela qu'ont résidé les progrès de la démocratie.

Tu me rappelles l'instituteur de mon enfance ! Pour mettre les enfants en rang, il « ne voulait voir qu'une seule tête », comme il disait. Et je ne te rappelle pas tout ce qui a dû être sacrifié pendant des siècles au nom de l'asservissement à une autorité qui n'avait d'autre objectif que de pérenniser « son » monde, d'assurer la poursuite de « son » ordre symbolique.

Ce temps-là est révolu, cher Walter, et si je revendique aujourd'hui ma singularité, je suis loin de le faire égoïstement, contrairement à ce que tu dis, car je le fais aussi pour ceux qui m'entourent, même pour les autres que je ne connais pas. Mon programme, c'est le « vivre ensemble » de nos désirs singuliers, voilà ce qui aujourd'hui m'importe !

Walter : Peut-être acceptes-tu de coexister avec d'autres mais ces autres, tu ne leur concèdes l'existence que parce que tu dois bien admettre ne pas être le seul à exister. Forcément, il y a d'autres paquebots que le tien et la mer n'est la propriété de personne, mais le seul fait qu'il y ait des autres ne te permet nullement de parler de pluralité.

Pour toi, il suffit de laisser chacun faire à sa guise, et se contenter de gérer les flux, d'orchestrer les allers et venues, d'assurer la circulation, d'organiser la navigabilité, bref, tu mises sur une autorégulation sans même t'apercevoir que c'est à une loi du marché que tu abandonnes alors le « vivre ensemble »

Arcisse : Mais aujourd'hui, c'est à chacun de prendre ses responsabilités ! La démocratie a besoin de sujets autonomes capables de se donner à eux-mêmes les règles nécessaires. Il s'agit bien d'en finir avec ce besoin infantile d'être dirigé par un père ou par un chef... à moins que ce soit dans le cadre d'un contrat clairement assumé par chacune des parties, donc en pleine transparence et sans autre soumission au pouvoir que librement consentie.

Walter : Tu poursuis de plus belle ! Te voilà à me vanter la transparence et le contrat, en plus de l'autorégulation ! Mais à quoi doit te servir ce contrat que tu appelles de tes vœux ? N'est-ce pas pour refuser de reconnaître que nous ne sommes pas tous aux mêmes places ? N'est-ce pas pour dénier que les luttes de pouvoir font et feront toujours partie du lien social ? Faire un contrat, pourquoi pas ? Mais comment vas-tu garantir que celui qui n'y trouverait plus son compte ne mettra pas tout en œuvre pour le rompre et exiger aussitôt d'en refaire un autre ?

Arcisse : Mais enfin, il est évident que les contractants doivent pouvoir renégocier leurs accords et que bien sûr, aucun d'eux ne peut avoir la mainmise sur le contrat qu'ils ont établi.

Walter : Mais qui garantira qu'aucun d'eux n'ait la mainmise, sinon un autre qui occupera une place de surplomb ? ... et au nom de quoi légitimeras-tu cette place de tiers si jusque-là, tu as refusé à quiconque d'intervenir « au nom de » ce que nous formons un « tous » ?

Ne t'aperçois-tu pas qu'en discréditant cette place, tu ouvres la voie, tu laisses libre cours, tu incites même à la prévalence des singuliers, à la tyrannie des « uns » devenus des egos à qui plus personne ne pourra imposer de limite ; cela fera alors de leur désir une véritable tour d'ivoire qui, de plus, pourra s'ignorer elle-même.

Ces désirs qui se côtoient comme tu le dis, ne seront plus que comme des petits pois dans leur boîte : ensemble mais tous seuls parce qu'ils se seront construits comme s'ils n'étaient pas nés de l'autre, avec les autres. Or, quoi que tu en penses, c'est leur altérité qui est leur identité.

Et toi, tu voudrais en somme que je cède à ton illusion qu'il suffit d'un désir solitaire pour en faire un désir solidaire.

Arcisse : Je ne voudrais pas bousculer tes préjugés, mais quand même, une seule chose : la soi-disant raison à laquelle tu veux me ramener, n'est-ce pas celle « au nom de » laquelle on a toujours réprimé, assassiné et massacré dans l'Histoire ? N'est-elle pas celle qui a fait taire les femmes pendant des siècles, qui a mis au ban – quand ce n'est pas au camp – tous ceux qui n'entraient pas dans les normes de leur époque ?

Et c'est à ce régime-là que tu veux me convaincre de retourner, disons le mot, de régresser. Arrête, me dis-tu avec force conviction ! Mais c'est à toi d'arrêter ! Comment ne réalises-tu pas que depuis des siècles, nos progrès ne sont que l'aboutissement d'une longue évolution de l'Histoire qui nous a libérés de la tutelle religieuse. Tu oublies que cette mise au pas nous était imposée par une autorité abusive qui n'avait d'autre objectif, pour reproduire ses privilèges, que de supprimer ceux qui ne pensaient pas comme elle.

Walter : Là-dessus, je te donne raison, Arcisse ! L'évolution heureuse dont tu parles, c'est ce qu'a permis le lent travail de la civilisation. Plus besoin aujourd'hui de Dieu pour donner sa légitimité à la limite ; plus de locataire dans le ciel... mais cela ne fait pas disparaître le ciel pour autant ! Autrement dit, la limite reste bel et bien nécessaire pour qu'il soit possible, comme tu le dis, de « vivre ensemble ». C'est donc à nous-mêmes désormais de la mettre en place.

Arcisse : Justement, c'est ce que nous faisons, et d'ailleurs elle s'impose d'elle-même simplement parce que le désir sait très bien qu'il doit céder une part de sa revendication, qu'il ne peut coexister avec d'autres que si chacun respecte la limite de l'autre.

Pas besoin d'une autorité pour venir rappeler cette évidence ! C'est le « vivre ensemble » qui se charge désormais de faire entendre cette condition du désir.

Walter : Mais cette autorégulation que tu appelles de tes vœux, ce désir de l'un qui serait spontanément limité par le désir de l'autre, cela n'est possible que si la place de l'autre a déjà été préalablement reconnue. Et cette reconnaissance préalable, mon cher Arcisse, ce n'est pas ton autorégulation qui la permettra.

Quoi que tu en penses, c'est toujours un autre de la génération d'avant qui occupe cette place. Un autre devra toujours donner chair à cette altérité et ainsi la faire éprouver à l'enfant dès le début de son existence. Un enfant ne parle que s'il y a des êtres autour de lui qui, déjà, parlent avant lui.

Avoue que ceci est autre chose que ta conception où tu ne laisses à l'altérité que des miettes, mieux, où tu la laisses sous la tutelle de ton désir.

Arcisse : Et toi, tu voudrais que ce soit mon désir qui soit sous tutelle !

Walter : Mais tu vas le mener où, ce désir affranchi de la limite et de l'altérité ? Et puis surtout, concrètement, où vas-tu la mettre, cette limite dont tu me dis avec force qu'elle devrait aller de soi devant les exigences du vivre ensemble ? Car, il faudra bien que tu en conviennes : le lieu où toi tu la mettras ne sera pas le même que là où un autre l'aura mise.

Arcisse : Mais justement, c'est pour cela que nous devons nous consacrer à organiser le « vivre ensemble », pour permettre que chaque désir puisse continuer à côtoyer celui de l'autre ...

Walter : (en le coupant) à partir de lui-même ! Avec pour étalon, chacun son seul propre désir ! Concrètement, cela ne signifie plus rien d'autre que de prôner la concurrence des désirs ! Bravo, La loi du marché ! La seule préoccupation d'un chacun ne serait donc plus que d'être reconnu par les autres, quand ce n'est pas de s'accomplir pour avoir enfin un nom, comme certains qui ont tiré dans le tas ou ce pilote d'avion qui n'a pas hésité à entraîner dans son suicide la mort de cent cinquante personnes ?

Arcisse : Mais tu dis n'importe quoi ! Quel rapport entre ces tragédies et le « vivre ensemble » ?

Walter : Mais c'est toi qui ne veut rien savoir du désarroi dans lequel ton « vivre ensemble » peut plonger certains qui ont évité de faire place à l'altérité dans leur tête.

Arcisse : Mais il y a toujours eu des personnalités pathologiques ! Et d'ailleurs, on voit bien que dans les cas que tu évoques, les services de santé ont dysfonctionné. On aurait dû être capable, avec le tableau clinique qu'ils donnaient, de prévoir leur comportement et de prendre les mesures qui s'imposaient.

Walter : Tu vois où t'entraîne ta position : tout devrait pouvoir être prévisible, on aurait même dû pouvoir planifier le désir. Comme si ce dernier ne contenait pas sa part d'ombre, d'inconnaissable, de risque. Tu finiras par me parler des irréductibles dégâts collatéraux du « vivre ensemble ».

Arcisse : Il s'agirait quand même que tu t'aperçoives de ta méprise, que tu consentes à réinterroger ta certitude.

Non, je ne puis souscrire à ton vœu de faire rentrer mon désir dans le rang. Ce que j'ai acquis, je l'ai acquis de haute lutte et je n'ai nulle raison de céder sur la possibilité qui m'est aujourd'hui enfin reconnue de faire de mon désir ma seule et véritable boussole.

Walter : Je ne peux que reconnaître la pertinence de ce que tu amènes et n'ai nulle intention de te faire revenir au passé. Je voudrais simplement te dessiller les yeux. Bien sûr, tu as raison de rappeler le trajet parcouru. Mais encore faut-il que celui-ci ne t'aveugle pas ! Que tu ne te contentes pas de penser un progrès auquel rien ne pourrait être opposé.

Car cette singularité que tu revendiques tant, il faudra bien que tu reconnaises que c'est à partir de ceux qui t'ont précédé que tu l'as construite. Permetts-moi de te rappeler que nos pensées qu'on a coutume de qualifier de secrètes ne sont jamais qu'énoncées dans la langue commune à tous ! Tu n'es pas l'entrepreneur de toi-même que tu prétends ! Et s'il arrive qu'on ait assassiné un Mozart, il est tout aussi vrai et bien plus fréquent qu'à force de laisser un enfant croire qu'il en est d'emblée un, on le dissuade subrepticement d'encore faire le moindre effort pour le devenir.

Comment ne perçois-tu pas qu'en légitimant le désir au singulier, affranchi de ce qu'il doit aux autres, tu l'as fait changer de nature. Le désir que tu valorises tant, dont tu fais infatigablement l'éloge, dès qu'il ne se revendique que de lui-même, n'est plus qu'un faux-semblant de désir. Il t'a échappé que le désir naît toujours d'un impossible, d'une négativité, d'une distance d'avec soi-même.

Continue ainsi que tu le fais, encore un effort, et tu verras que tu finiras par ne plus pouvoir distinguer ton désir de ton envie. C'est l'indistinction qui aura alors pris le pas sur l'égalité à laquelle tu te réfères pourtant sans cesse.

Arcisse : Ecoute, je la connais, ta litanie ! Elle ne fait que renforcer mon impression première : c'est que derrière ta mise en garde, il y a tes habitus, tes manières de faire, voire tes avantages. Ton discours veut surtout me faire mordre la poussière pour pouvoir d'autant mieux refuser le changement de monde qui est à nos portes. Tu te fais ainsi le défenseur des valeurs anciennes, tu ne supportes pas le trajet que t'impose l'Histoire, tu renâcles devant les transformations qu'il s'agit d'accomplir, comme si tu voulais figer le temps qui passe.

Walter : Mais toi, tu ne veux tenir compte que du présent. Toi, tu t'es rendu sourd au déroulement du temps.

Arcisse : Mais c'est de ta surdité qu'il s'agit ! Comment n'entends-tu pas que nos différents désirs sont compatibles, qu'il suffit de les agencer ? Regarde par exemple, ce que permettent chaque jour davantage les avancées technologiques : elles contribuent à organiser un lien social qui répondra à chacun selon ses besoins, de la même façon que les nouveaux moyens de communication permettent déjà l'échange comme jamais cela n'a été possible jusqu'à présent.

Comment ne perçois-tu pas qu'à nier ainsi le progrès, c'est ta nostalgie qui te fait la loi ? Tu finiras par ne plus supporter tous ceux qui de près ou de loin te seront devenus des étrangers : tu mettras au pilori les familles recomposées ou monoparentales, les grossesses pour autrui et les moyens pour améliorer la fin de vie, tu vanteras le patriarcat d'hier, tu feras alliance avec la droite la plus butée, tu

vomiras les migrants et les gens du voyage, tu refuseras l'homosexualité et ceux qui se réfèrent au genre, voilà où te mènera ta méfiance à l'égard du désir.

Walter : Merci de me rappeler à mes devoirs !

Tu as raison, il s'agit de faire sa place à ce qui pourrait me déranger. Mais je ne me reconnais pas dans le propos que tu me prêtes. D'autant qu'ainsi, tu ne fais – sans même t'en apercevoir – qu'aboyer avec la meute. Tu te rends de plus en plus conforme à ce monde de prétendues singularités. Reconnais que loin de se différencier les unes des autres, tes singularités prennent l'allure d'un politiquement correct qui s'impose à tous sans ménagements. Fameux paradoxe que de vouloir ainsi promouvoir l'originalité tout en faisant de plus en plus dans le prêt à porter !

Je partage avec toi le vœu du singulier aussi bien que l'espoir de liberté que nous prônons depuis quelques siècles, mais je ne fais que te ramener à ce point que je crois crucial : le désir d'un chacun, s'il ne reconnaît pas sa dette à l'altérité qui le constitue, devient son pire ennemi.

Et d'ailleurs, une dernière chose – et sans doute essentielle – que je voudrais te faire remarquer, c'est à quel point ce que tu appelles ton désir se vit comme immortel. Or, tant qu'il n'a pas intégré l'énigme de la mort, le désir n'est pas vraiment un désir.

Arcisse : Décidément tu me ressers tes habituelles freudaines. Il est bien connu que dans notre inconscient, nous nous croyons immortels, que nous ne voulons rien savoir de la mort, que donc nous faisons forcément tous, comme si la mort n'était pas à notre programme.

Cela n'a donc rien de bien original, ce que tu m'attribues là. Le désir humain véhicule toujours avec lui la volonté d'ignorer ou de dénier la mort.

Walter : Justement, je ne t'ai pas dit que ton désir voulait ignorer la mort. Je t'ai dit que le désir qui n'était pas entamé par la mort n'était pas vraiment un désir. Toi, à le traiter comme tu le fais, comme une donne seulement positive, tu l'as fait devenir « réellement » immortel.

Et d'ailleurs n'est-ce pas ce à quoi prétendent déjà certains qui comptent sur les avancées technologiques pour « vaincre et donc tuer la mort » ? Tu verras, nous serons bientôt obligés, pour contrer les effets ravageants de leur croyance, d'organiser des formations à notre condition de mortels !

Arcisse : Je te reconnais bien là ! Te voilà une nouvelle fois à jouer les Cassandra !

Walter : Mais pourquoi la dénigres-tu, cette fille de Priam ? Ce qu'elle disait aurait pu être pris au sérieux, et peut-être que Troie n'aurait pas été livrée à la destruction.

Quand les comédiens « Interprètent »... le psychanalyste !

Jean-Pierre Lebrun

Je pense qu'il vaut la peine de revenir sur l'introduction par les comédiens du Théâtre de La tempête² (compagnie dirigée par Philippe Adrien à la Cartoucherie de Vincennes) dans ce dialogue entre Walter et Arcisse (l'un des quatre textes³ lus dans le cadre de « La philosophie à vif » autour du thème « Le désir est-il convivial? ») de deux protagonistes de sexe différents. Car comme je l'ai dit après la première représentation à laquelle j'ai assisté, j'avais au départ l'idée d'un dialogue entre deux hommes, voire entre deux femmes. C'est-à-dire entre deux humains, deux « mêmes » comme nous le sommes soi-disant tous aujourd'hui, c'est-à-dire d'abord sans sexe prescrit par le réel du corps.

Ceci n'est pas une coquetterie de ma part mais tenter de partir de l'état d'autonomie dans lequel nous nous prétendons depuis la postmodernité, c'est-à-dire ayant conquis « que les femmes sont désormais des hommes (humains) comme les autres ». Je profite évidemment de l'ambiguïté « hommes » pour « humains » (même si aujourd'hui le neutre disparaît comme le signale Dufour) pour insister sur cette nouvelle donne qui ne veut plus partir de l'identité anatomique puisque ce serait aujourd'hui à chacun de pouvoir choisir son genre.

S'ensuit que nous serions tous les mêmes – démocratiquement tous à pied d'égalité – et ceci étant vrai du point de vue de l'altérité qu'introduit la langue est donc à entendre comme conséquence de ce qu'a mis en évidence la science.

Il faut en effet garder à l'esprit que les constructions institutionnelles du monde d'hier (pyramide sociétale organisée sur le modèle religieux) ont été des inventions des hommes (des humains mais aussi bien cette fois des mâles car ce n'était qu'eux qui avaient accès à la parole publique) pour permettre de faire vivre ensemble les êtres parlants. Ils intégraient néanmoins ainsi la spécificité de ce qu'avoir l'usage du langage implique. Notre capacité langagière subvertit en effet toute idée de « nature » humaine. Cette dernière n'existe pas ; c'est en revanche la culture qui s'y substitue et ce que nous savons avec la thèse de la néoténie, (aussi souvent reprise dans les ouvrages de Dufour), c'est qu'il y a de ce fait, chez l'animal humain, une perte de tout instinct qui programmerait son comportement. En revanche, la condition de parlant impose d'intégrer la négativité, l'absence, le trou (« *Nous sommes*

² Théâtre de la tempête - Cartoucherie URL : http://www.la-tempete.fr/index.php5?rubrique=un_lieu_accueil&menu=3

³ Avec ceux de Dany-Robert Dufour, Alain Caillé de François Flahaut.

les seuls animaux à avoir un trou dedans » écrit Valère Novarina) et contraint l'être humain à inventer sa façon d'être, sa manière d'habiter le monde.

Mais la science – et en ce sens la psychanalyse (lacanienne) a elle-même contribué à ce changement – nous a donc obligés à nous déprendre de ces fictions d'hier et à trouver notre légitimité dans la connaissance du réel. Ainsi par exemple, la paternité dans le monde d'hier était incertaine et le droit a « fictivement » souvent déterminé que c'était le mari de la mère qui était le père. Mais aujourd'hui, la paternité peut être génétiquement prouvée et donc il s'agit de prendre appui quand cela s'avère nécessaire sur ce réel génétique et non plus sur la fiction juridique.

Si je parle de la psychanalyse lacanienne à ce propos, c'est parce que là où Freud a fait du père l'agent limitant et interdicteur de la pleine satisfaction, c'est le langage qui pour Lacan est responsable de cette perte à laquelle nous sommes contraints. Le mythe est remplacé par la référence à la structure.

Mais ceci change la donne car ce n'est plus alors le symbolique qui impose la limite telle qu'il la conçoit mais c'est le réel. Ce n'est plus une castration symbolique ; elle est réelle !

Ceci constitue une avancée en tant que c'est un déplacement qui introduit vers davantage de vérité. Mais cela peut aussi entraîner une méprise : que ce soit alors le réel ainsi mis en évidence par les découvertes scientifiques qui en faisant office de nouvelle vérité, se laisse prendre pour ce qui serait le « naturel » enfin identifié, alors que cette nouvelle vérité, même si elle se trouve plus proche du réel, continue à ne pouvoir être atteinte que par les mots, ce qui nous contraint donc toujours à devoir donner sa place à la négativité constitutive de la condition humaine.

En passant d'un symbolique prévalent à un symbolique articulé au réel, on introduit un risque de naturalisme.

C'est ce qui se passe aujourd'hui avec la différence des sexes qui hier produisait un ensemble de conséquences (des rôles culturels) qui n'étaient pourtant en fait rien d'autre que les exigences culturelles présentées – effectivement souvent abusivement – comme des contraintes naturelles. C'est bien une avancée que ces rôles hier allant de soi, aient été ainsi ébranlés mais la question est de savoir si pour autant, toute différence est relativisable ou s'il reste néanmoins un résidu qui fait que le sexe anatomique est un réel avec lequel le sujet est toujours contraint de faire.

La théorie du genre qui prétend que les différences des sexes sont essentiellement des conséquences de la culture épuise-t-elle complètement l'affaire ? Je soutiens que Non et que s'il y a beaucoup de différences qu'il faut lire comme des traits éminemment culturels, il reste néanmoins vrai qu'être anatomiquement homme ou être femme ne met pas dans la même position à l'égard de l'engagement dans la sexualité peut-être simplement parce que cela ne donne pas le même éprouvé à l'égard de ce « trou dedans » – et non plus par rapport au phallus – auquel il s'agit pour les humains de reconnaître sa place.

C'est pour cela que je pense que le fait d'introduire la différence des sexes chez les comédiens dans ce dialogue entre Walter et Arcisse distrait en quelque sorte de la

spécificité actuelle de l'échange car cela le fait glisser du côté d'une version actualisée du combat entre Antigone et Créon, c'est-à-dire du côté de ce qui a été la fiction organisatrice du monde d'hier et n'arrive dès lors pas à rendre compte de ce qui est propre à notre actualité.

Autrement dit, le fait de faire jouer ce dialogue par un Walter homme et « une » Arcisse le fait glisser vers un conflit déjà connu, comme celui de la fille et de son père, (ou entre la femme et l'homme), alors que ce que l'actualité de nos mutations met à l'épreuve, c'est d'abord et avant tout l'impossibilité, s'il n'y a pas la différence des places, de faire coexister ensemble tous ces mêmes. Simplement parce que le processus d'humanisation comme tel implique la mise en place de l'altérité, simplement du fait de la langue.

Je distinguerais donc humanisation comme nécessité d'intégrer ce que sont les données de la condition humaine et subjectivation, ce qui désigne la façon dont chaque sujet s'engage en tant que sexué dans ce qui est notre condition.

Les mutations dans lesquelles nous sommes emportés imposent de repenser avec davantage de rigueur ce qui fait l'humanisation. Soit ce qu'impose à chacun le fait d'être parlant. Suite à cet appui qui ne peut plus être pris sur le symbolique mais qui doit l'être sur le réel, c'est la manière dont cette humanisation est transmise qui s'est complètement modifiée. Autrement dit la manière dont la négativité s'impose à chaque nouveau venu.

En effet, cette négativité était transmise dans le monde d'hier via les interdits, les limites, et chaque génération trouvait une légitimité dans l'institution pour faire entendre qu'il fallait donner sa place à la limite et l'imposer, ou à l'inverse refuser l'hubris et la pléonexie. C'est bien ce à quoi ont servi autant les dieux que les monothéismes, même si ce faisant, ils venaient donner une version mythique à ce qu'exigeait la structure de l'humain : une perte qui fondait la déprogrammation de la satisfaction par un objet prédéterminé selon l'espèce et qui rendait possible, du fait du trou qu'elle demandait à chacun d'assumer, le manque nécessaire au désir.

Ce qui nous arrive depuis quelques dizaines d'années me semble donc relever de ceci : l'évolution de la science et du réel qu'elle atteint désormais (ses découvertes ont abouti à des progrès complètement inédits qui permettent de modifier le réel auquel nous étions hier irréductiblement contraints) ont rendus caduques les limites d'hier et surtout la façon dont elles étaient légitimées par l'ordre symbolique en place. Mais ceci ne fait nullement disparaître la limite qui elle est aujourd'hui plutôt réelle que symbolique, que celle-ci soit ainsi révélée dans sa nudité ne permet plus de la refouler mais appelle alors à ce que si on veut ne pas la prendre en compte, ce soit le déni qui prévaille. Mais quoiqu'il en soit, la limite est toujours bien et bien là ! Mais de manière plus facile d'accès, on peut reprendre l'exemple de l'incertitude de qui était le père. C'est l'impossibilité de déterminer réellement qui était le père qui a fait qu'on a dû le faire dans le symbolique pour s'y retrouver dans la filiation. Ainsi c'était le droit qui faisait du mari de la mère le père de l'enfant donnant sa vérité à la célèbre formule « *pater incertus, mater certissima* ». Aujourd'hui le fait de pouvoir déterminer réellement la paternité rend désuète cette formule car c'est l'analyse

génétique qui peut déterminer qui est le père, même si en fait c'est plutôt le géniteur qu'elle désigne. En conséquence de quoi ce qu'il en est du père et ce qu'il en est du géniteur sont désormais à distinguer.

Et ceci peut aussitôt apparaître et être lu de deux façons différentes : la légitimité d'hier est devenue obsolète et on peut purement et simplement s'en débarrasser ; soit la légitimité d'hier est devenue obsolète mais ceci n'empêche pas de devoir néanmoins en inventer une autre qui tienne donc désormais compte du déplacement qu'a introduit la possibilité de recours à la génétique, autrement dit la connaissance du réel. Ce qui implique alors de relativiser la référence symbolique d'hier pour l'articuler avec le réel auquel nous avons désormais accès.

On voit bien avec cet exemple que l'on ne peut plus se contenter de faire appel au symbolique institué mais qu'il s'agit de retrouver une façon autre de nouer le symbolique toujours à l'œuvre et le réel désormais accessible⁴.

Cette mise au point permet peut-être d'introduire un autre élément. On voit bien en effet la différence que cette nouvelle donne introduit : c'est que dans le modèle ancien, la donne sexuée est d'emblée présente via la domination implicite de l'homme sur la femme. L'ordre symbolique d'hier est donc aussi d'emblée un ordre masculin alors que dans le modèle actuel, il n'y a plus de différence sexuée au moment de l'assomption du destin langagier. S'ensuit alors soit qu'on peut se croire maître de son sexe via le genre qu'on choisit, soit que la sexuation se fait dans un second temps.

Autrement dit, l'une des différences entre les deux modèles, c'est que l'assomption du sexe, dans le modèle d'hier, doit se faire d'emblée alors que c'est plus tard ou pas du tout dans le modèle d'aujourd'hui.

Ce qui amène à devoir mieux distinguer humanisation et subjectivation. Alors que dans le modèle d'hier, les deux processus sont concomitants, dans l'actuel, ils sont différenciés ; de ce fait, la sexuation n'apparaît plus comme nécessaire au moment de l'humanisation. Ceci laisse les sujets comme pouvant ne pas s'engager dans la sexualité avec leur subjectivité, aussi dès lors échapper à l'angoisse, les laissant alors démunis lorsqu'ils devront la rencontrer, comme ne disposant pas des outils psychiques pour y faire face.

Voilà pourquoi la *disputatio* entre Arcisse et Walter devait selon moi se faire entre personnes de même sexe, hors sexe, et impliquait en revanche que chacun des deux interlocuteurs ne puisse vraiment se débarrasser de l'autre sans se faire disparaître lui-même. Ils sont tous les deux contraints de faire avec l'autre. Chacun a une part de vérité : il n'y a d'autre issue que tolérer que l'autre dispose lui aussi d'une part de vérité et que c'est dans ce paradoxe de devoir se supporter mutuellement que se trouve le salut.

Mais quoi qu'il en soit, la limite est toujours bel et bien là !

⁴ Les lacaniens n'auront pas de difficulté à ajouter le registre de l'Imaginaire et de faire la différence entre la prévalence du Symbolique sur les autres registres dans les premiers moments de l'enseignement de Lacan et le nouage borroméen des trois registres – donc sans cette prévalence – dans la fin de son œuvre.

Et c'est là qu'a eu lieu l'interprétation des comédiens au psychanalyste : tout ce qui vient d'être évoqué peut être vrai, toutes ces pérégrinations sont peut-être très intéressantes mais n'oubliez quand même pas que même si cela se passe entre deux mêmes, cela finira néanmoins toujours par se jouer entre deux êtres de sexe différent !

Autrement dit encore, pensez tant que vous pouvez, mais n'oubliez pas que vous resterez incarnés.

Je n'entends donc nullement ceci comme un retour à la case départ, mais plutôt comme un rappel de ce que malgré toutes nos avancées, il n'en reste pas moins vrai que la différence des sexes donnera toujours sa couleur aux échanges, même entre les mêmes.

Manière donc d'interpréter le psychanalyste dans son désir de prendre acte de ce que l'altérité étant déjà dans la langue, cela n'empêche pas qu'elle doit pourtant toujours consentir à en passer par la différence des sexes.

La leçon valait donc vraiment la peine et méritait d'être entendue.



Adoptez l'éco-attitude.
N'imprimez ce document que si c'est vraiment nécessaire.